

*Séance du 22 avril 2013*

## **Réception du Docteur Philippe BARTHEZ**

### *Propos sur l'Immortalité et réflexion sur la Mortalité*

La tradition de notre docte assemblée voudrait que l'impétrant que je suis, prononce l'éloge de son prédécesseur habituellement décédé : dans le cas présent, le professeur Charles Boudet, longtemps titulaire de la chaire d'Ophtalmologie. Or il se trouve que Monsieur Boudet est bien vivant et qu'il a décidé pour des raisons personnelles, de démissionner du fauteuil XIV de la section de Médecine qu'il occupait depuis 1996, en devenant de ce fait membre honoraire.

J'ai donc la chance d'échapper à l'exercice périlleux d'un discours élogieux et n'ayant pas à vous parler de lui, il ne me resterait donc que l'éventualité de vous parler de moi ; mais je vous rassure tout de suite : ce ne serait pas assez long car il n'y a pas grande chose à en dire. J'aimerais cependant profiter de ce qu'Hippocrate exprime dans ses aphorismes comme l'"Occasion fugitive", en l'occurrence celle d'une élection académique, pour évoquer et développer quelques propos et réflexions qui me tiennent à cœur.

Et d'abord, vous faire d'emblée un aveu : j'ai peur de la mort. Oh ! me direz-vous, voilà quelque chose de bien banal... Banal, peut-être mais combien préoccupant. En fait, il ne s'agit pas de la peur de l'au-delà ou de la peur de ce qu'il y a après. Il y a bien longtemps que mon idée est faite sur ce point : l'organisation de l'Univers, celle de la Nature, celle de notre corps, l'évolution de l'humanité est basée sur la notion de Cycle, c'est-à-dire sur une suite ininterrompue de phénomènes qui se renouvellent dans un ordre immuable. Ainsi en est-il des cycles solaire, lunaire, des cycles économiques, des cycles chimiques et biologiques (Cycle reproductif par exemple).

Nous faisons donc partie de ce Cycle, participons le temps d'une courte vie à son élaboration et disparaissions naturellement quand le vieillissement nous rend inutiles à la pérennité de l'évolution de l'espèce.

Non, mon angoisse de la mort est plus terre à terre. Elle est celle de la douleur physique et de la souffrance morale dans ce terminal de la vie qu'est la Mort. Car la mort fait bien partie de la vie, comme la naissance, l'adolescence, la maturité, la vieillesse. Il importe donc de la vivre et de même qu'il arrive que l'on ait peur de grandir, il m'arrive souvent d'avoir peur de mourir.

Dans ces cas-là je me dis que le remède le plus efficace contre la mort, c'est... l'Immortalité. Et comment se procurer cette thérapie salvatrice à moindre coût : en entrant tout simplement à l'Académie !... Comme une pharmacie délivre des médicaments, l'Académie confère l'Immortalité.

Seule l'Académie française ! me direz-vous. Oh ! bien sûr, je ne rêve pas à la grande immortalité parisienne mais pourquoi pas à une bonne immortalité de province capable de nous faire accepter cette pertinente pensée de Woody Allen : "L'éternité c'est long... surtout vers la fin !"

Vous l'avez compris, l'ambition de mon discours de réception est dans un premier temps, de vous entretenir de l'Immortalité et je remercie donc l'Académie de Montpellier de me donner cette opportunité, en la personne d'abord du Professeur Daniel Grasset. Il a bien voulu prendre ma candidature en considération et je suis un fervent défenseur de sa devise : "Qu'importe le savoir, si l'on renonce à l'amour". Le Professeur Thierry Lavabre-Bertrand ensuite. Outre les liens amicaux qui le relie à notre famille, j'ai eu l'honneur de partager avec lui la commémoration du deux centième anniversaire de la mort de Paul Joseph Barthez en 2006 lors d'une communication commune faite en la salle des Actes de notre faculté de médecine, au cours de laquelle il évoqua avec son brio habituel l'œuvre de Barthez tandis que je m'efforçais de raconter sa vie. Il a accepté par la suite d'être mon parrain lors de la présentation de mon dossier de candidat à l'élection académique. Ce n'était probablement pas facile, mais il l'a fait avec une gentillesse et une amitié que je n'oublierai pas. Le professeur Jules Euzières enfin, que les plus âgés d'entre vous ont connu et apprécié. Membre de l'Académie de 1920 à 1971, il eut souvent l'occasion de me parler de cette institution, de me décrire le fameux salon rouge de l'Hôtel de Lunas, au cours de soirées passées dans sa demeure de la Villa Marie où il m'hébergea pendant deux ans au début de mes études médicales. Il était mon parrain. Et je ne sais si vous croyez aux "signaux" particuliers de l'existence mais en voici un de très fort : pendant les cinquante et un ans de sa vie académique il occupa le fauteuil XIV de la section de médecine, ce même fauteuil que j'occupe aujourd'hui !

J'aimerais encore adresser un remerciement particulier au professeur François-Bernard Michel, actuel Président de notre Académie Nationale de Médecine, fonction très rarement occupée par un provincial. Camarades de promotion ou presque, notre vieille amitié a également contribué à la collaboration professionnelle qu'il m'a offerte quand, tout jeune et brillant chef du service de Pneumologie, il m'a proposé un poste d'attaché de cardiologie et confié l'enseignement pratique au lit du malade pour les étudiants de troisième et quatrième année. Il estimait à juste titre que cette partie des connaissances médicales pouvait être confiée à des praticiens confrontés aux réalités d'une médecine quotidienne. Ce furent vingt trois années de bonheur et particulièrement le jour où, à l'occasion d'un différent à propos d'un rapport d'expertise, j'ai été traité de "petit cardiologue de quartier" par un de mes supérieurs hiérarchiques dans la profession, dont je préfère taire le nom. Vexé dans l'instant, j'ai vite réalisé qu'il me décernait un de mes plus beaux titres honorifiques car, gêné par les 1m, 84 de ma taille, l'humilité de cet adjectif "petit" me permettait la meilleure communication verbale avec ces dizaines de patients qui quittaient les services hospitaliers spécialisés, réparés par la haute technicité cardiologique mais sans consignes pratiques et désarmés par l'angoisse d'une reprise de vie quotidienne de quartier.

Merci donc à l'Académie de m'avoir accueilli en son sein, accueil que je dois aussi vraisemblablement à l'amitié qui me lie à plusieurs autres membres des sections Sciences et Lettres. Ne pouvant les citer tous, ayant trop peur d'en oublier certains qui, à juste titre, ne me le pardonneraient pas, je préfère répondre à la question que vous ne manquez pas de vous poser sur la présence de médecins à l'Académie des Sciences et Lettres, par une phrase de Claude Bernard dans son "Introduction à la médecine expérimentale" de 1865. Je le cite "Le désir que

j'exprime ici répondrait à peu près à la pensée de Laplace, à qui on demandait pourquoi il avait proposé de mettre des médecins à l'Académie des sciences puisque la médecine n'est pas une science : c'est répliqué-il, afin qu'ils se trouvent avec des savants". Ces remerciements et cette reconnaissance exprimés, revenons, si vous le voulez bien, à l'Immortalité.

Aborder ce sujet n'est pas une mince affaire, et il a préoccupé l'homme dès sa prise de conscience d'un développement intelligent qui lui est propre. Pendant des siècles et tant que les sciences progressèrent peu, l'immortalité fut celle de l'âme ou de l'esprit et en tout cas métaphysique. Chez les Egyptiens, par exemple, cette immortalité était envisagée sous trois formes non exclusives :

- la survie élémentaire du défunt dans la tombe ;
- la persistance dans la communauté des vivants à travers la mémoire laissée à la postérité ;
- l'immortalité, comprise comme l'accession du défunt à la sphère divine et son intégration dans le cycle cosmique essentiellement incarné par les deux grandes figures de Rê et d'Osiris.

Réservée à l'origine au seul pharaon, la "démocratisation" des conceptions funéraires royales intervient à la fin de l'Ancien Empire (Textes des sarcophages, Textes des pyramides et plus tard Livre des morts). Mais le fait que l'accès à l'immortalité se soit démocratisé ne signifie pas que celle-ci soit acquise pour autant : elle apparaît tout au contraire soumise à de nouvelles exigences, celles d'être déclaré "juste" devant le Tribunal de l'au-delà. C'était l'épreuve de la pesée du cœur, fameuse scène montrant la mise en balance du cœur, siège de la conscience individuelle, avec la plume, symbole de la Maat, principe divin d'ordre, d'harmonie et de justice.

En avançant dans le temps, Platon rédige ses propos sur l'immortalité de l'âme au IV<sup>e</sup> siècle av. J.C. et plus près de nous encore, le Moyen-Âge européen et byzantin s'aligne sur le symbole du concile de Nicée en 325 qui mentionne "Je crois à la résurrection de la chair", innovation importante par rapport à la religion gréco-romaine qui promettait tout au plus une existence posthume chez Pluton.

Un peu plus tard, Taizong, l'un des empereurs de la dynastie Tang qui régna en Chine de 618 à 907, est lui aussi préoccupé par la recherche de la longévité, puis de l'immortalité au sens terrestre et corporel du terme, notions fondamentales de la religion Taoïste. Appuyant fortement la recherche concernant une drogue ou plutôt un élixir d'immortalité et grâce à des connaissances botaniques, zoologiques, minéralogiques et surtout chimiques, il fait préparer des substances qui prolongeraient la vie humaine au-delà de la vieillesse, en rajeunissant le corps et ses éléments spirituels de façon que l'adepte puisse vivre plusieurs siècles pour finalement atteindre le statut de la vie éternelle et devenir un véritable immortel. Il y en aurait eu tant de cas qu'il existerait des recueils chinois de biographies des Immortels !...

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la montée en puissance des connaissances scientifiques engendre un scepticisme en religion et en métaphysique. Le corps, étant soumis aux maladies de toutes sortes et parfaitement périssable pour beaucoup de raisons inexplicables, l'immortalité est, plus que jamais celle de l'âme, principe spirituel qui, joint au corps, constitue l'homme vivant. Mais aussi principe des facultés morales, sentimentales, intellectuelles ; siège de la pensée et des passions. L'âme, principe vital, agent essentiel de la vie, mais aussi principe immortel qui subsisterait seul après la mort.

Chez les médecins en particulier, l'explication des phénomènes vitaux entraîne de vives discussions entre les tenants du matérialisme iatomécanique, et ceux du spiritualisme animiste qui pensent que l'âme est la cause non seulement des opérations intellectuelles, mais encore des phénomènes vitaux, physiologiques et même pathologiques. Paul Joseph Barthez, 1734-1806, membre un peu caractériel de notre Académie dénommée à l'époque Société royale des Sciences dont il démissionnera avec tambours et trompettes en 1764, après une altercation avec le premier président D'Aigrefeuille, adopte une position plus mesurée dont voici rapidement l'essentiel.

Pour lui, la vie est un résultat, mais la cause de la vie ne réside pas uniquement dans l'organisation de la matière. Car lorsqu'il cherche à se rendre compte de la constitution de l'homme il y trouve : l'âme ou l'être pensant dont les fonctions sont du domaine de la métaphysique, des organes dans lesquels se passent des phénomènes physiques, mécaniques et autres suivant les lois connues.

Entre les fonctions de cette admirable machine physico-chimique et celles de l'être pensant, un ordre particulier de phénomènes non réductibles aux lois actuelles, pas plus qu'aux facultés reconnues de l'âme. Ces phénomènes correspondent à la notion de "terrain" ou d'individualité de chacun qui sont, pour Barthez, la conséquence de Forces auxquelles il donne le nom de Vitales parce qu'elles n'appartiennent qu'aux êtres vivants. C'est son fameux Principe Vital, mot commode pour dire qu'il y a dans l'organisme un élément supérieur qui préside à toutes les fonctions organiques, les coordonne entre elles et s'efforce de les maintenir dans leur fonctionnement normal lorsque la maladie provoque des anomalies internes. Par l'intermédiaire de ce Principe Vital, Barthez place la vie à mi-chemin entre spirituel et matériel et reste donc dans un juste milieu qui lui permet de penser la médecine comme la "science de l'homme" pris dans sa globalité organique et spirituelle. Plus intéressant encore : le tableau des phénomènes précédant sa mort se trouve dans la description des symptômes qu'il en avait fait dans son traité des "Éléments de la science de l'homme". La durée étonnante de sa maladie est peut-être due à l'énergie de sa volonté, une volonté de ne pas mourir qui exprime une Vitalité, proche du Vitalisme ?...Barthez avait encore écrit dans ce même traité : " L'âme, qui possède son intelligence naturelle, peut quelque fois être affectée de fortes passions dans les derniers temps de la vie ; et l'on a des exemples singuliers de l'influence que ces passions peuvent avoir pour retarder la mort." Ce qui représenterait un grand pas vers la longévité, première étape de l'immortalité biologique.

Le XIX<sup>e</sup> siècle est marqué par le Spiritisme, doctrine née aux Etats-Unis en 1848, gagnant la Grande Bretagne et déferlant sur l'Europe Occidentale à partir de 1853. Basée sur l'immortalité de l'esprit, elle affirme communiquer avec les esprits des morts et si le phénomène était avéré, il indiquerait que nous survivons, mais en aucun cas que nous survivrions éternellement.

Mais voilà que les avancées médicales du XX<sup>e</sup> siècle et surtout du début du XXI<sup>e</sup> siècle nous permettent d'envisager une immortalité cellulaire ou encore biologique et donc une immortalité non plus simplement spirituelle, mais bien corporelle. Et pour cela, intéressons-nous d'abord à *Turritopsis nutricula*. Cette minuscule méduse de 4 à 5 mm, découverte par des chercheurs italiens de l'Université de Lecce, serait capable d'inverser son processus de vieillissement et ainsi de retourner à sa

forme juvénile après avoir atteint sa maturité sexuelle, et ce indéfiniment grâce au processus de différenciation ou qualité d'une cellule indifférenciée à acquérir des formes et des fonctions spécialisées, processus que nous allons évoquer.

En effet, dans un des derniers bulletins de l'Association des Anciens et Amis du CNRS, Nicole Le Douarin, première femme à avoir été nommée Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences, fait le point sur "Les cellules souches porteuses d'immortalité", titre du livre qu'elle a fait paraître en 2007 aux Editions Odile Jacob.

Ces cellules souches sont des "cellules embryonnaires", parce qu'elles sont formées au début du développement de l'embryon à partir de l'œuf. Par la suite, il en reste dans notre organisme adulte, qui permettent aux cellules que nous avons et qui sont différenciées, d'être remplacées par des cellules nouvelles. Ce mécanisme permet donc déjà d'envisager une médecine "régénératrice" qui remplace les cellules qui ne fonctionnent plus.

Et en allant plus loin dans le raisonnement, le rêve de l'immortalité corporelle qui paraissait inaccessible devient à la portée de nos paillasses de laboratoires !.. Pour cela il nous faut préciser quel est le caractère qui différencie les cellules souches des autres cellules de l'organisme. Et c'est un caractère fonctionnel. En effet, quand elles se divisent, au lieu de fournir deux cellules identiques à elles-mêmes, ces cellules souches se divisent de manière asymétrique en donnant deux cellules différentes. L'une, reste semblable à la cellule de départ : ce sera une autre cellule souche. L'autre va se diviser beaucoup et les cellules issues de cet événement vont se différencier en plusieurs types cellulaires distincts. Par conséquent, la cellule souche va former des cellules différentes les unes des autres, et différentes de la cellule initiale. En les repiquant dans un milieu frais on peut maintenir indéfiniment leur état transitoire prolifératif et pluripotent, transformant ces cellules embryonnaires en cellules immortelles.

Chez l'adulte, il en existe dans pratiquement tous nos tissus et donc dans chacun de nos organes, capables de remplacer les cellules une fois qu'elles sont différenciées parce que ces dernières ont une durée de vie déterminée et limitée. (Les globules rouges de notre sang n'ont que 120 jours de vie, les cellules de l'épithélium intestinal, trois jours de vie seulement.) Les cellules différenciées doivent donc être renouvelées et pour qu'elles se renouvellent il faut qu'elles meurent : l'importance de la mort cellulaire est une des grandes acquisitions de la deuxième moitié du vingtième siècle. Dans chacune de nos cellules il existe un programme génétique qui l'amène à se suicider, programme que l'on appelle Apoptose, phénomène biologique d'une très grande importance, passé inaperçu jusque dans les années 80-90. Chez l'adulte, la mort cellulaire élimine les cellules qui ont fait leur temps et aussi celles qui ont un comportement anormal et sont susceptibles de devenir tumorales. Ce phénomène de mort cellulaire est aussi important que la production de cellules par multiplication. Notre corps, composé de plusieurs dizaines de milliards de cellules, perd ainsi chaque année, par ce phénomène d'apoptose, une quantité de cellules qui correspond à son poids. Notre peau par exemple est totalement renouvelée en 30 jours grâce à nos cellules souches et comme le phoenix, nous renaissions tous les jours de nos cendres !.. La mortalité est la condition indispensable pour accéder à l'immortalité.

Mais revenons un instant sur ces fameuses cellules souches adultes. Elles ne sont pas très nombreuses, mais elles existent partout et elles sont dans une “niche” : on ne les voit presque pas et sont dans un environnement très particulier qui les maintient dans cet état de cellules souches, qui les empêche de multiplier beaucoup et de se différencier. Ces niches sont en quelque sorte des unités de régénération qui ont une particularité : elles ne sont pas aussi totipotentes que celles de l’embryon très jeune et sont capables de fournir seulement les cellules différenciées de l’organe auquel elles appartiennent. Elles sont utilisables en thérapie cellulaire pour la peau – Traitement des grands brûlés avec de la peau qui leur appartient – pour le sang, et le seront probablement pour les cellules nerveuses.

Vous savez par ailleurs que la biotechnologie permet de faire ce qu’on appelle de la procréation médicalement assistée, solution inespérée pour beaucoup de couples stériles. Et aussi pour l’obtention de cellules souches à partir d’un embryon humain. Mais obtenir et utiliser ces cellules de cette manière conduit à détruire cet embryon. Nous sommes dès lors confrontés à un problème d’éthique. En France, la religion catholique estime qu’il n’y a pas de justification à détruire un embryon humain pour faire des cellules, mais on peut se dire aussi que, si détruire un embryon humain équivaut à détruire un homme potentiel, le donner à la science comme une personne donne son corps pour le progrès de cette même science est une possibilité envisageable. Il y a surtout le danger de développer des techniques de clonage humain, considéré comme criminel par la loi française et si l’on développe simplement le clonage thérapeutique, celui de le détourner de sa visée thérapeutique pour faire du clonage tout court. Ces travaux sur les cellules souches ont donc entraîné une énorme prise de conscience de la part des chercheurs, déclenchant des efforts considérables pour éviter les problèmes éthiques et obtenir un résultat acceptable pour tout le monde. Et grâce aux travaux du japonais Yamanaka de l’université de Kyoto, dernier prix Nobel de médecine, on est parvenu, par traitement génétique, à transformer des cellules de notre corps déjà différenciées en cellules qui ont toutes les caractéristiques des cellules embryonnaires. On les appelle les cellules pluripotentes induites ou “iPS cells”. A la différence des cellules souches embryonnaires qui pouvaient devenir n’importe quel tissu mais non fabriquer un individu, ces iPS cells permettent d’obtenir une espèce de clonage à partir de cellules adultes. On n’a plus besoin de créer un embryon destiné ensuite à être détruit. Et l’on peut même rêver à l’obtention, non plus d’un amas chaotique de tissus, mais bien à la constitution d’un véritable individu, expérience déjà réalisée avec succès sur la souris.

Pour couronner le tout, les dernières acquisitions de la recherche concernant les cellules souches datent de 2012 : ces cellules seraient exploitables post-mortem car contrairement à ce que l’on pensait, elles peuvent survivre plusieurs jours après la mort, dans des conditions défavorables. Elles entrent alors en mode “crise”, en réduisant leur activité par manque d’oxygène. Les chercheurs du CNRS / Institut Pasteur et notamment Shahragim Tajbakhsh ont publié dans “Nature Communications” du 12 Juin 2012 les résultats obtenus par la conservation de cellules souches de muscle humain prélevées post-mortem en les plaçant simplement dans des sachets dédiés à la culture des bactéries anaérobies et ont ainsi pu conserver ces cellules entre deux et trois semaines. Elles pourraient donc être prélevées après les différentes démarches relatives au don, avec pour perspective la thérapie cellulaire. D’un point de vue éthique, leur utilisation ne semblerait pas poser de questions spécifiques et

même si cela ne règlerait pas le problème du rejet de cellules transplantées, cela permettrait d'avoir plus de donneurs potentiels et une meilleure compatibilité entre donneur et receveur.

L'immortalité corporelle est-elle donc pour demain ? Les données actuelles des progrès scientifiques ne permettent pas de l'affirmer et de toutes façons notre génération n'en bénéficiera pas. Résignons nous donc à réfléchir sur le moment juste précédent, à savoir celui de la mortalité et de la fin de vie, que j'évoquais au tout début de mon propos. Mais pour cela je vous convie à un retour en arrière de cinq à six décennies.

A dix ans je suis parti, pensionnaire quand les études étaient médiocres, demipensionnaire quand les résultats étaient moins mauvais, chez les pères Jésuites du collège du Caousou à Toulouse. Mes parents habitaient la grande plaine Audoise, à Lézignan-Corbières où il n'y avait pas de collège, à mi-chemin entre un Minervois un peu austère et des Corbières lumineuses, préfiguration d'un Nord solide et d'un Sud plus fragile, mais tous deux foncièrement viticoles.

Mon père, médecin généraliste, préférait, à l'attente de nouveaux patients, courir derrière ses chers perdreaux rouges. Ce qui ne l'empêchait pas de réfléchir au problème de l'immortalité ou plutôt à celui de la longévité, puisqu'il répondait à ses patients anxieux de savoir ce qu'il fallait faire pour devenir vieux : "D'abord il faut avoir de la chance !"

Ma mère a élevé ses quatre enfants avec amour et pratiqué, jusqu'à sa disparition et comme Monsieur Jourdain sans le savoir, l'accompagnement de malades dans le petit hôpital rural de Lézignan. Elle me répétait souvent : dans la troisième partie de la vie, il faut se tourner vers les autres pour éviter l'aigreur du repli sur soi-même et les avanies du caractère qui en découlent, essayer aussi d'adoucir les affres de ce passage obligé qu'est la mort. Elle pratiquait déjà ce que l'on accomplit actuellement sous le nom très savant d' "Humanitude". Mais en y repensant, je réalise que j'ai été bien avant séduit par les bienfaits de l'accompagnement. Les longues années passées chez les bons pères du Caousou m'ont laissé un goût prononcé pour l'art et la culture en général, issu d'une année de seconde que nous consacra mes presque exclusivement au montage de deux pièces de théâtre : Chantecler et le petit Prince. On m'avait dans cette dernière attribué le rôle magnifique du Renard qui, à la réflexion, a été un premier contact avec l'Accompagnement. J'avais quinze ans, mais le texte de Saint Exupéry me paraissait déjà correspondre à une certaine définition du terme Accompagner. "Apprivoiser signifie créer des liens" dit le Renard. Et pour cela il poursuit : "Il faut être patient... Tu t'assoiras d'abord un peu loin, comme ça... On se regardera du coin de l'œil et peut-être ou souvent on ne dira rien..." Belle image littéraire de la Présence, qualité essentielle et parfois seule possibilité d'action lorsque l'état psychique de l'accompagné est profondément altéré. Et un peu plus loin, à propos de l'Ecoute et de l'échange, éléments aussi essentiels, il rajoute : "Le langage est source de malentendus... On ne voit bien qu'avec le cœur ..."

J'aurai donc attendu la fin de mon exercice professionnel et profité du début de ma retraite pour accomplir la formation nécessaire à l'obtention des techniques et des qualités requises pour la pratique d'un bon accompagnement. Les notions indispensables de psychologie, totalement absentes à l'époque de nos années d'études médicales, et le sentiment de poursuivre le côté humain de mon métier ont été mes

premières motivations. Puis j'ai rapidement réalisé que l'accompagnement nécessitait l'acquisition d'une technique que l'on enseigne et qui s'apprend, mais qu'il offrait aussi les bienfaits d'une quête perpétuelle de l'amour et de la spiritualité : amour de soi d'abord, indispensable pour un bon équilibre mais aussi et surtout amour des autres pour une tentative d'épanouissement de la générosité naturelle qui nous anime. Et pour entrer un peu dans le détail de ce que devrait être un Accompagnement il convient de nous arrêter un instant sur les concepts de Sympathie et d'Empathie. Comme l'ont démontré Alain Berthoz et Bérengère Thirioux par électroencéphalographie, des réseaux cérébraux différents sont activés lors du ressenti de ces deux concepts. Dans la sympathie, nous vivons en nous ce que ressent l'Autre. Alors que dans l'empathie nous quittons nous-mêmes pour éprouver l'émotion du point de vue d'autrui. Cela exige un changement de perspective, et ce changement nous permet d'inhiber nos propres émotions pour mieux secourir autrui : c'est le grand défi de l'Accompagnement. D'autant plus difficile à admettre que, notre générosité naturelle nous inclinant d'abord vers la compassion, ce sentiment légitime et louable en fait nous affaiblit, nous rends plus vulnérables. Bien accompagner, c'est essayer de garder la force d'une main tendue capable de créer un espace, un Intervalle entre deux êtres, pour une durée de temps indéterminée dont la valeur chiffrée n'a d'ailleurs pas d'importance, cet Intervalle étant occupé par la Présence et l'Ecoute. Beaucoup d'accompagnements ne s'accomplissent que dans la Présence et ce sont souvent les plus beaux. Mais quand les paroles sont possibles, l'Ecoute prend toute sa valeur pour permettre à l'Accompagné d'exprimer le ressenti physique et psychique de sa maladie. Dès lors, le "Comment vous sentez-vous ?" est donc bien préférable au "Comment allez-vous ?".

Pour avoir souvent évoqué l'Accompagnement avec ma famille et mes amis, j'ai rencontré la plupart du temps la même réflexion : "C'est formidable ce que tu fais mais pour moi ce serait trop dur, trop terrible..." C'est pourtant méconnaître ce que nous apporte le vécu de ces rencontres et en particulier la notion de Gratitude. Le philosophe Comte Sponville la définit comme "La vertu la plus agréable qui soit" en ce qu'elle est directement liée, dit-il, au plaisir de recevoir. Ce n'est pas une reconnaissance de Dette, mais une reconnaissance de Don. Et échappant à la Dette, elle est "Gratuite". Le sentiment de Gratitude est une des raisons premières qui fait que l'on reste dans le bénévolat d'Accompagnement. Attention ! me direz-vous alors, certaines personnes peuvent venir chercher, de façon perverse, un sentiment de puissance et de domination dans ce bénévolat. Je vous répondrai qu'heureusement, le processus de recrutement ainsi que les formations initiale et continue nécessaires à l'obtention d'une bonne technique, mettent un garde-fou indispensable au risque de détournement pervers.

Je terminerai ce chapitre en disant que, pour accompagner il faut être accueilli. L'ouverture généreuse de l'Autre nous autorise à "Être" là, dans une attitude d'écoute. Et grâce aux malades et leurs familles qui permettent nos accompagnements, nous donnons davantage de sens à notre vie.

Kierkegaard, dans son *Traité du Désespoir*, énonce que l'homme connaît trois âges : celui de la jouissance esthétique et Donjuanesque, celui du doute Faustien et celui du désespoir. Accompagner me paraît un bon instrument pour lutter contre la désespérance de ce troisième âge, et la formule résumée que je vous propose :



“Je ne lui dois rien ; il ne me doit rien ; nous nous devons tout” génère une aide salutaire à l’accomplissement du dernier épisode de la vie pour l’Accompagné et une prise de conscience prévisionnelle de l’ultime passage à venir pour l’Accompagnant.

Afin de ne pas abuser de votre patience soumise à la rude épreuve d’un sujet passionnant mais pas vraiment drôle, il faut maintenant clore propos et réflexions. En définitive, parler de l’Immortalité corporelle et spirituelle c’est élaborer un projet, échafauder des hypothèses qui nous propulsent vers l’avenir. A l’inverse, réfléchir sur la fin de vie, c’est rester dans le présent de cet ultime passage qui nous concerne à plus ou moins brève échéance. Une même notion relie pourtant les deux : la notion de Temps. Le temps de la vie et le temps d’après la mort. En l’état actuel de nos connaissances la Mortalité, triste et inéluctable réalité dont nous pouvons soulager les vicissitudes par une prise en charge humaine et spirituelle, reste, nous l’avons démontré, la condition indispensable pour accéder à l’Immortalité. Laquelle reste, à ce jour, un rêve et ne peut se définir que par : ce que nous laissons aux autres en disparaissant. Alors et pour à nouveau vous faire sourire, je ne peux résister au plaisir de pasticher l’immortel La Fontaine qui j’espère me le pardonnera : “Un académicien sentant sa mort prochaine, fit venir ses amis, leur parla devant témoins. Gardez-vous leur dit-il de railler l’héritage d’un discours hésitant : un trésor est caché dedans. Je ne sais pas l’endroit ; mais un peu de courage vous le fera trouver, vous en viendrez à bout”.

Et, à ma grande stupeur, je m’aperçois que ce trésor est complètement vide de propos sur la musique, symbole majeur d’immortalité... Mais, à la réflexion, nous avons devant nous, l’éternité pour en parler !

## Réponse de Thierry LAVABRE-BERTRAND

Monsieur,

Puisque Monsieur ici il y a selon les us académiques,

Je vous dois moi aussi des remerciements : vous me permettez de présenter un Barthez à l'Académie ! Oh ! certes, un Barthez infiniment moins orgueilleux que son illustre devancier, dont la statue nous a accueillis sur le perron de cette Maison et qui se plaisait tant à dire : "Lorsque je contemple la science, je suis écrasé, mais quand je me compare, je suis vite rassuré !" Celui-là ne fit qu'un bref passage chez nous (pardonnez ce nous, mais c'est un parfum d'immortalité !) : comme vous l'avez rappelé, il ne tarda pas à claquer la porte après une dispute avec le Président d'Aigrefeuille. Je suis sûr qu'il n'en ira pas de même pour vous : je vous connais le caractère moins roide, les présidents d'aujourd'hui sont bien débonnaires et l'habitude s'est perdue de régler les questions d'étiquette sur le pré. Au demeurant, nous ne portons pas l'habit, comme nos cousins parisiens, ni l'épée, cette épée, comme le soulignait malicieusement Marcel Pagnol, qui porte encore une gouttière pour laisser mieux couler le sang !

Mais revenons à vous, Monsieur. Souffrez (dans tous les sens du terme), que je vous présente en quelques mots.

Vous êtes né le 28 juin 1937 à Montpellier. Votre père y terminait ses études de médecine avant de s'installer comme médecin généraliste à Lézignan-Corbières. Vous avez effectué vos études secondaires au célèbre Collège jésuite du Caousou à Toulouse. Vous avez acquis dans "nos maisons" comme disaient les bons pères, une solide formation classique. Vous vous sentez la vocation médicale. Vous effectuez donc vos études de médecine de 1955 à 1966 à la Faculté de Montpellier.

Votre séjour montpellierain vous permet de fréquenter assidûment votre parrain, le Doyen Jules Euzière. Vous avez fait revivre à l'Académie, il n'y a guère, cette figure si originale et si attachante. Jules Euzière, né en 1882, s'était orienté vers la clinique des maladies nerveuses et mentales, à l'école du Doyen Mairet, lequel avait occupé le décanat près de 25 ans. Doyen lui-même quasiment dès sa nomination professorale, à la suite du bref mandat de Derrien, qui avait été marqué par d'importantes tensions, il avait dirigé l'Ecole jusqu'à sa démission du décanat en 1941. Ayant demandé à faire valoir ses droits à la retraite en 1952, il mène pendant près de 20 ans (il meurt en 1971), une vie paisible à la Villa Marie, au Pioch de Boutonnet, entre ses livres, ses élèves et ses amis. Vous avez alors tout loisir de le connaître au naturel, érudit, éblouissant d'esprit, tendrement sceptique et teinté d'une douce ironie. N'eussent été les lourdes charges qu'il avait précédemment exercées, dans un esprit tout de pacification, on ne pourrait manquer d'évoquer entre autres à son sujet la figure du M. Bergeret d'Anatole France, mettant toutes choses à leur juste place. Cette figure tutélaire vous a profondément marqué, et cela se sent dans le cours même que prend ensuite votre vie.

Externe des Hôpitaux en 1958, vous passez en 1964 votre thèse, consacrée aux péricardites et myopéricardites virales, dirigée par le Professeur Paul Puech. La suite est écrite : vous serez cardiologue. Vous créez en 1966 un cabinet au 32 de la rue de l'Aiguillerie, où vient vous rejoindre en 1971 et jusqu'à sa mort le Docteur Jean-Pierre Baumelou. Vous poursuivez seul jusqu'en décembre 1997. Votre

clientèle est alors reprise par le Docteur Gilles Cadilhac. Votre retraite précoce ne vous coupe pas de la cardiologie : vous tenez à rester au courant des progrès phénoménaux de la discipline, même si vous ne l'exercez plus, même à titre bénévole.

Cette activité clinique se double d'une activité d'enseignement, en tant qu'attaché des Hôpitaux dans le service de pneumologie, où vous appelez le Professeur François-Bernard Michel : vous y enseignez au lit du malade la pratique clinique pendant plus de vingt ans aux étudiants de troisième et quatrième année de médecine.

Cette activité médicale se prolonge de fonctions administratives : membre du Conseil départemental de l'Ordre des médecins de 1972 à 1984, vous vous occupez principalement des questions d'association.

Ces quelques jalons ne sauraient résumer vos titres académiques : vous avez voulu être un médecin humaniste à l'école de votre parrain Euzière, et ce, dans plusieurs directions. Vous profitez de votre précoce retraite pour suivre les cours de licence et de maîtrise d'Histoire de l'Art à l'Université Paul-Valéry.

Plus encore, vous présidez de 1985 à 1999 le festival de musique "Les soirées musicales au Château de Villevieille" à Sommières, dont la renommée n'est plus à faire.

Le nom que vous portez, et les liens familiaux qui vous rattachent au grand Barthez ne pouvaient vous faire échapper à l'histoire de la médecine. C'est d'ailleurs sous ces auspices que nous nous sommes rencontrés à la Société montpelliéraine d'Histoire de la médecine, et je me rappelle vous avoir alors appris l'existence d'un petit libelle que votre lointain et illustre grand-oncle avait commis dès 1789 intitulé *Libre discours sur la prérogative que doit avoir la noblesse dans la constitution et dans les Etats Généraux de la France*. Il ne s'y montrait pas franchement progressiste, à l'heure où le goût de la nouveauté tournait toutes les têtes avant que de les faire tomber !

Votre implication dans les activités de la Société a été notable, sur des sujets aussi divers que "Jules Euzière, un doyen peu ordinaire", "Paul-Joseph Barthez et la peinture", "L'Enseignement au lit du malade- Hommage au Docteur André Vedel", "Commémoration du deux centième anniversaire de la mort de Paul-Joseph Barthez", "Borodine : Science ou musique, l'impossible choix", "Hippocrate : Quoi de neuf ?", et vous m'avez avoué préparer une "petite histoire de la grande musique" en trois parties.

Enfin, et c'était une part importante de ce que vous venez de nous dire, en sus des Arts et de l'Histoire, vous vous êtes consacré depuis 2001 à l'accompagnement des malades, au sein de l'association Intervalles, filiale de JALMALV (Jusqu'à la mort accompagner la vie). C'est ainsi que de 2002 à 2004 vous exercez ces fonctions à la Maison de retraite "Les reflets d'argent" à Palavas et que vous êtes depuis 2004 référent du groupe d'accompagnement de la Clinique Saint Roch.

Avant de réfléchir à votre suite à ce que représente cet accompagnement, je ne vous aurais pas complètement présenté sans quelques aperçus de votre vie de famille. Vous avez trois fils, l'aîné Jean-Louis se consacrant au droit immobilier, le second Laurent menant une entreprise de nettoyage industriel, le troisième Christophe montant une activité de commerce de vins. Vous êtes également très proche des enfants de votre compagne, Michèle Bellet-Perotin, Directeur de recherches honoraire au CNRS détachée à l'Université Montpellier II, et je ne saurais omettre de citer donc son fils Pascal, ingénieur de recherches à l'Ecole nationale de

chimie de Montpellier et sa fille Virginie, médecin de soins palliatifs au CHU de Montpellier, que des liens amicaux m'avaient fait connaître indépendamment de nos contacts en Histoire de la médecine.

Vous avez tenu, Monsieur, à discourir devant des académiciens de l'Immortalité, et aussi et surtout de la mortalité et de ce qu'elle nous apporte. Ce sujet vous tient tellement à cœur que c'est au fond toujours vous présenter que d'en discuter librement avec vous.

Immortalité ! Vous ne vous sentez vous-même qu'un bref instant de l'éternel retour de la vie, un peu à la façon de Paul Valéry qui mettait en épigraphe du *Cimetière marin* les vers de Pindare : "Oh ! mon âme chère n'aspire pas à la vie éternelle, mais épuise le champ du possible", ce que confirmaient plus loin quelques vers somptueux :

"Ils ont fondu dans une absence épaisse  
L'argile rouge a bu la blanche espèce,  
Le don de vivre a passé dans les fleurs !  
Où sont des morts les phrases familières  
L'art personnel, les âmes singulières ?  
La larve file où se formaient les pleurs."

A vous entendre cependant, je ne peux m'empêcher de me remémorer ce que nous disait toujours mon maître André Mandin : la vie n'est pas un cercle, c'est une hélice... et même, si l'on songe à l'ADN, une double hélice ! Elle va par tours et détours, elle avance, elle invente, elle crée, comme y insistait Bergson dans *l'Evolution créatrice*. Elle finit par faire éclore la conscience et enfin la conscience de la conscience, c'est à dire au fond ce que nous vivons en notre être intérieur comme liberté. Et nous voilà au roseau pensant de Pascal, qui domine l'Univers qui l'écrase. Il ne peut manquer de se poser la question du sens, qui appelle une réponse qui ne dépend que de sa liberté.

Quelle place alors pour l'immortalité, à qui ne veut voir que la nature physique ? Vous nous avez à la fois simplement et savamment parlé des cellules souches et des espoirs qu'elles éveillent. Alexis Carrel déjà au cours des années 1920 faisait fantasmer le grand public avec ses cellules de cœur d'embryon de poulet qui ont vécu en éprouvette pendant des décennies dans son laboratoire de l'Institut Rockefeller à New York – peut-être survivent-elles encore ? De nos jours, une révolution est en marche, vous l'avez dit et je ne vais pas vous plagier. Je voudrais plutôt tirer de là quelques réflexions de philosophie biologique. Qu'est-ce au fond qu'une cellule souche ? La Belle au Bois dormant. Belle ? Je m'avance beaucoup, car étant indifférenciée, elle ne ressemble à rien, ce qui, vous en conviendrez, n'est pas vraiment un critère de beauté. Dormante ? Sûrement, bien abritée dans sa niche protectrice. Et lorsqu'un jour cette cellule s'éveille, sous l'effet d'un stimulus, du hasard ou... d'un Prince charmant – qui sait ce qu'une poétique rêverie à la Bachelard pourrait imaginer ? –, elle va avoir une descendance qui va se différencier, c'est-à-dire ressembler enfin à quelque chose, acquérir les moyens de remplir une fonction, mais aussi des récepteurs à différents messagers, hormones, facteurs de croissance, qui vont la rendre dépendante de ces signaux. Ces signaux la canalisent, la régulent, et finalement, tel l'émissaire que Néron envoya à Sénèque, lui intiment

l'ordre de se suicider, ce que vous avez appelé l'apoptose. Mûrir et mourir, voilà le destin d'une cellule qui ne dort pas. (Je mets de côté le cas des neurones, qui est un peu spécial).

Nos cellules ne vivent donc pas pour elles-mêmes : chacune est en symbiose avec le tout. L'organisme n'est pas un conglomérat de cellules, car chacune répond de toutes : "dans l'organisme tout conspire", disait le Professeur Joseph Grasset, l'un des derniers grands barthéziens. Comment ne pas évoquer ici le concept de "sympathie" sur lequel insistait tellement votre illustre grand-oncle ? C'est par cette sympathie, en laquelle il voyait un des principales manifestations de son fameux "Principe Vital", qu'il expliquait par exemple la coordination des manifestations qui s'observent lors de la puberté.

Quelques "sympathiques" qu'elles soient, dans tous les sens du terme, il me semble donc vain d'attendre des cellules souches autre chose que des progrès très partiels, significatifs certes, mais non décisifs, vers une forme d'immortalité. On peut imaginer réparer un organe, restaurer un type cellulaire, l'éternelle jeunesse sera encore loin. Il faut d'ailleurs souligner les problèmes éthiques que posent ces cellules souches. On peut les obtenir à partir de l'embryon, mais en le détruisant. On peut en fabriquer en différenciant une cellule mûre, mais il faudra prendre garde de ne pas remonter trop haut ! Quoiqu'il en soit, l'utilisation des cellules souches visera à restaurer une partie de l'organisme, dont le programme global nous échappe.

C'est du reste fort heureux. Supposons que les cellules souches soient une vraie fontaine de jouvence. Il ne pourrait plus advenir d'aventure semblable à celle que vécut le jeune abbé - et futur cardinal - de Bernis, qui demandait je ne sais quelle faveur au quasi-nonagénaire cardinal de Fleury. Il se fit répondre: "Jeune homme, moi vivant, n'y comptez pas !" Vous vous doutez de l'impertinente réponse : "Fort bien, Eminence, j'attendrai !". Imaginez-vous ce que deviendrait notre Académie : nous serions pour les siècles des siècles enfermés entre nous, et privés de l'ineffable plaisir de nous accrocher à un fauteuil que plus personne ne s'aviserait de convoiter !

Non, heureusement, la véritable immortalité est ailleurs.

Nous venons de prononcer le mot de "sympathie" : voilà qui nous amène tout naturellement à parler de l'accompagnement. Vous avez fort justement distingué "sympathie" qui est passive, comme celle qui règne dans le monde des cellules - l'autre s'impose à moi, et "empathie" qui est à l'inverse active, qui est libre sortie de nous-même pour nous entrelacer aux sentiments d'autrui, de façon singulière, personnelle. Quand l'autre est en fin de vie, qu'il n'a plus à offrir que sa seule présence, vous nous avez dit toute la richesse qui pouvait naître de cette apparente pauvreté. Et de toute façon, ne naît-il pas de cette libre rencontre un événement d'essence immortelle ? Même à qui refuse toute métaphysique, on peut faire remarquer que l'acte libre ne résulte pas du monde mais peut transformer le monde pour la suite des temps. Dans ce registre de la relation interpersonnelle, le plus humble, le plus caché des échanges élève le monde. Je ne saurai en dire plus : nous avons tous senti combien était par vous vécu ce que vous nous avez dit de cette magnifique expérience.

Pour conclure enfin, notre Académie n'est-elle pas, en un sens, elle aussi, une entreprise d'accompagnement ? Rassurez-vous, mes chers confrères, je ne vous pense pas en fin de vie, mais ne sommes-nous pas réunis chaque lundi pour être présents aux autres, pour les rencontrer librement, chacun avec ses connaissances, son histoire, son caractère ? Nous ne menons pas nos réunions comme d'intemporels

*Colloques des morts* dont nos aïeux étaient si friands, dans l'éternité des Champs Élysées, mais dans un monde bien réel et mouvant, vivant. Qui pourrait dire le poids sur nos destins individuels, sur l'histoire de notre cité, et sans doute bien au-delà, de ces rencontres aux Jardins d'Academos ? Oui, nous avons besoin d'esprits et de cœurs rompus à l'accompagnement. Bienvenue donc, Monsieur, au XIV<sup>e</sup> fauteuil de la section de médecine de notre Académie.

## Allocution de clôture du Président Michel GAYRAUD

Vous avez intitulé, Monsieur, votre discours de réception “Propos sur l’Immortalité et réflexions sur la Mortalité”. J’essaierai de conclure cette séance par quelques références à l’Antiquité, sujet que je connais moins mal que beaucoup d’autres.

J’y suis conduit d’abord parce que l’usage académique veut que le Président, lors de la réception d’un nouveau membre, demande au Secrétaire Perpétuel d’aller “quérir” l’impétrant. Voilà un verbe qui sonne l’antique parce qu’il vient du verbe latin “quaerere” qui veut dire “chercher”. Le Dictionnaire de l’Académie Française, dans ses éditions de 1694 et 1762, dit que le verbe quérir signifie plus précisément chercher avec la charge d’amener ce qu’on a égaré. C’est ce qui explique peut-être pourquoi le Secrétaire Perpétuel ne revient pas toujours immédiatement après être sorti. Littré donne comme exemple une citation de Bossuet qui me convient : “On trouvait les sénateurs romains occupés de labourer quand on les allait quérir pour commander les armes”. Et même si les dictionnaires contemporains disent que le verbe n’a d’usage qu’à l’infinitif avec les verbes aller, venir ou envoyer, il n’en reste pas moins que d’anciens usages proposent aussi de conjuguer “je quiers” au présent, “je querrai” au futur et “querrant” au participe présent. Je laisse là cette incursion grammaticale dont seul Raymond Devos aurait pu tirer le parti de nous en faire rire.

La suite de mon propos est plus digne de l’Académie. Cicéron dans le “De Senectute”, seul traité en langue latine sur la vieillesse qui nous soit parvenu, fait dire à son personnage principal, Caton l’Ancien, qui s’interroge sur la vie et met en balance les joies et les peines de l’existence : “O la belle journée où je me rendrai dans cette assemblée divine que forme la réunion des âmes et où je quitterai la tourbe fangeuse d’ici-bas !” (De sen. 84). Chercher selon le mot de Montaigne “l’appétit de vieillir”, ce n’est pas, ainsi que vous l’avez dit, avoir la peur de l’au-delà. Votre conviction est que l’organisation de l’Univers, de la nature et de notre corps est fondée sur la notion de cycles, c’est-à-dire sur une suite ininterrompue de phénomènes qui se renouvellent et à laquelle nous participons. La mort fait donc partie de la vie ce que disait le philosophe Sénèque dans une Lettre à Lucilius : “Il ne veut pas vivre celui qui ne veut pas mourir” (4, 5).

Monsieur, je vous le dit tout net : vous êtes un disciple de Sénèque et de Marc-Aurèle, c’est-à-dire un stoïcien. Pour eux, la masse de l’Univers est animée par le Feu divin et périodiquement se produit une conflagration universelle, l’ecpyrosis, à laquelle succède une palingénésie, c’est-à-dire un recommencement : tout renaît alors tel qu’il a existé dans la période précédente. De même pour l’homme qui est un microcosme reproduisant dans sa personne la constitution de l’Univers. Il vit et pense grâce à une âme composée d’éléments subtils de feu et d’air de même nature que le principe qui anime l’Univers. A la mort lorsqu’elle quitte le corps elle s’élève dans le ciel en vertu de sa légèreté jusque dans la région de la lune où elle trouve un milieu semblable à sa propre substance. Là s’agglomérant en sphère, qui est la forme la plus parfaite, ces âmes se meuvent comme des astres mais ne peuvent pas échapper au sort de l’ensemble dont elles ne sont que des parcelles : l’âme est donc périodiquement détruite comme l’Univers. C’est ce que résume Marc-Aurèle dans la pensée 21 du livre IV : “Comme les corps après s’être conservés dans la terre quelques temps se transforment et se décomposent pour faire place à d’autres cadavres, de

même les âmes se répandent et s'embrasent dans l'universelle raison génératrice qui les reprend et, de cette façon, laissent place à d'autres qui viennent y habiter". C'est une immortalité temporaire qui me fait penser à vos cellules embryonnaires.

Mais pour les Stoïciens le sort de l'âme est finalement accessoire. L'idéal de notre vie n'est pas la préparation de la mort, c'est la conquête de la vertu et de la sagesse. De là donc une conduite de vie qui n'est pas sans rappeler le dernier point que vous avez soulevé : "Il faut se tourner vers les autres pour éviter l'aigreur du repli sur soi-même". Car si la sagesse stoïcienne consiste d'abord à distinguer les choses qui ne dépendent pas de nous, comme la santé, et celles dont nous sommes maîtres, comme le courage, elle n'interdit pas de se tourner vers autrui puisque toutes les parties du monde sont solidaires. C'est ce que résume Marc-Aurèle dans une formule célèbre : "Aime le genre humain" (*Pensées* VII, 31). Ne faisons pas de contresens. Marc-Aurèle n'est pas un crypto-chrétien : son genre humain ne s'étend qu'aux êtres doués de raison et les esclaves en sont exclus. Je retrouve cependant ce que vous avez dit de l'accompagnement. Sénèque qui a écrit un traité sur les Bienfaits distingue longuement les bienfaits donnés en public et ceux qui sont donnés sans témoin. Dans le livre II, 9 il écrit : "Ce qui vient remédier à la maladie, au dénuement, à une situation déshonorante se doit donner en secret de manière à n'être connu que de ceux qui en profitent".

Vous avez donc, Monsieur, par cette filiation morale, intellectuelle, scientifique acquis tous les mérites pour être l'un des nôtres. Je demande donc à toute l'assistance de se lever et je déclare solennellement que l'Académie est heureuse de recevoir officiellement Monsieur Philippe Barthez. J'invite le récipiendaire à désormais prendre place sur le XIV<sup>e</sup> fauteuil de la section de Médecine